

«...vous dites que l'homme ne saurait absolument pas se passer de la consolation que lui apporte l'illusion religieuse, que, sans elle, il ne supporterait pas le poids de la vie, la réalité cruelle. Oui, cela est vrai de l'homme à qui vous avez instillé dès l'enfance le doux - ou doux et amer - poison. »

Freud, *L'Avenir d'une illusion* (1927), chapitre IX.

Dans un forum de discussion sur l'athéisme, un internaute m'a interpellé en ces termes :

«...*Que signifie l'existence humaine ?*

N.B. Qu'il réfléchisse bien avant de dire n'importe quoi. »

Je lui ai donc immédiatement promis de réfléchir et, quelques semaines plus tard, je lui ai écrit la lettre que voici :

Cher Internaute,

Je ne prétends pas, bien sûr, donner une réponse catégorique à votre question : je ne suis pas gourou. J'espère seulement la prendre en compte **sérieusement**. Or, vous conviendrez avec moi qu'il s'agit d'une question dont la compréhension n'est pas directement évidente.

Les philosophes du langage (Austin, Searle et d'autres) nous ont appris au XXe siècle que tous les énoncés peuvent être analysés suivant trois dimensions distinctes : la syntaxe, la sémantique et la pragmatique.

La syntaxe de votre question ne pose aucun problème particulier. Que signifie le mot « mitochondrie » ? Que signifie ce haussement d'épaules ? Que signifie ce tremblement de terre ? Que signifie cette mauvaise note en mathématiques sur ton bulletin ? Ces questions banales sont généralement bien comprises même dans l'éventualité où les réponses ne seraient pas connues.

En revanche, la juxtaposition des termes « signifie » et « existence » me pose deux énormes problèmes sémantiques que je vais essayer d'examiner avec soin et, je l'espère, avec honnêteté.

Auparavant cependant, j'aimerais dire un mot de la dimension pragmatique de votre énoncé.

Comme tout acte de parole, une question est toujours formulée dans un contexte et vise fréquemment un certain effet sur l'interlocuteur : le choquer, le faire rire, l'étonner, l'embarrasser, le déstabiliser, le faire réfléchir, etc. Le linguiste Oswald Ducrot l'a magistralement montré : une question peut être un moyen de « dire sans dire ».

Quel est, Cher Internaute, le contexte de votre question ? Vous veniez de prendre connaissance d'une vidéo dans laquelle je défends l'idée que « Dieu » n'est qu'un mot passe-partout n'ayant aucune signification empirique et qui pollue donc tous les énoncés dans

lesquels il est utilisé sans guillemets. Vous demandez alors : Que signifie l'existence humaine ?

Je ne peux m'empêcher de penser que vous avez été probablement très choqué par ce que je disais du mot « Dieu » que j'assimilais à un « Karamatchouk », un être contradictoire inventé pour la circonstance qui a la particularité de dessiner des cercles carrés.

Vous réagissez donc à ce que vous considérez comme une provocation par une autre provocation qui prend la forme de ce que j'appelle une « question Ah ! Ah » !
Considérons les questions les plus banales et ordinaires de la vie courante. « Où est mon portefeuille ? », « Comment vas-tu rejoindre l'aéroport ? », « Qui a assassiné César ? », « Quand vous mariez-vous ? », « Que signifie la petite flaque sur le carrelage de la cuisine ? Est-ce que c'est le chien qui a pissé ou est-ce qu'il y a une fuite ? ».

Dans la plupart des cas, ces énoncés sont des propositions pour obtenir une information. Mais nous pouvons toujours imaginer des contextes dans lesquels l'intention du questionneur N'EST PAS d'être informé ! Supposons que le personnage qui demande « Où est mon portefeuille ? » ait délibérément dissimulé l'objet. Dans ce cas, il sait parfaitement où son portefeuille se trouve. Il pose sa question dans un but qui n'est pas d'obtenir une réponse mais qui pourrait être, par exemple, d'orienter les soupçons des personnes présentes vers l'idée que quelqu'un a pu subtiliser le portefeuille.

De la même façon, la question « Comment vas-tu rejoindre l'aéroport ? » ne doit pas être forcément conçue comme une demande concernant un moyen de transport. Un mari jaloux ayant appris que sa femme a organisé un voyage à New York en compagnie de son amant alors qu'elle lui avait affirmé qu'elle passerait seulement quelques jours près de sa mère en banlieue, ce mari pourrait décider de surprendre l'épouse volage et de la décontenancer en lui demandant inopinément comment elle s'apprête à rejoindre l'aéroport. Là encore, le sens de la question n'est pas d'avoir une réponse à ce qui est littéralement demandé.

Je vous laisse trouver par vous-même des contextes par lesquels mes autres exemples pourraient être interprétés autrement que comme de simples demandes d'informations.

Je définirais une « question Ah ! Ah ! » comme un énoncé interrogatif formulé par un interlocuteur convaincu par avance que la personne à qui il s'adresse sera incapable de lui donner une réponse satisfaisante. L'intention d'une question Ah ! Ah ! n'est donc jamais d'obtenir une réponse mais plutôt de se créer l'occasion de réagir à la déconvenue de l'autre : « Ah ! Ah !, vous voyez bien que vous n'arrivez pas à me répondre et par conséquent... ».

Le *nota bene* que vous avez jugé utile d'ajouter (« Qu'il réfléchisse bien avant de dire n'importe quoi. ») confirme l'hypothèse que votre question est effectivement du type Ah ! Ah !. Même si ce n'est pas très charitable, je présume que l'intention à la base de la formulation de votre question consiste à pouvoir réagir par des énoncés qui ressembleraient à ceci : « Ah ! Ah !, vous ne parvenez pas à me donner la signification de l'existence humaine ! Il est donc clair que nous avons besoin de Dieu ! »

Une pareille attitude serait complètement irrationnelle. Le sophisme sur lequel elle s'appuie est le suivant :

1. J'ai une explication à un phénomène.
2. Celui qui critique mon explication avoue qu'il n'a lui-même aucune explication.

3. Conclusion : mon explication est la bonne.

En d'autres termes :

1. Je vous dis qu'il y a 2000 ans un type est né sans utilisation de sperme d'une mère qui n'avait jamais eu de rapports sexuels. Il était plus fort que n'importe quel prestidigitateur : il marchait sur l'eau sans utiliser de ski de fond gonflable, il offrait à boire à tout le monde dans les noces et il s'est montré capable de s'envoler après sa mort sans aucun moteur d'aucune sorte. Ce type a dit qu'il était notre sauveur et un messenger de Dieu. C'est cela qui donne une signification à l'existence humaine.
2. Vous l'impie, vous êtes incapable de donner une signification à l'existence humaine.
3. Par conséquent, il faut croire en Jésus.

Je ne parviens pas à admettre qu'une mauvaise explication vaille mieux que pas d'explication du tout. Lorsque des parents expliquent à un enfant que la cigogne va bientôt lui apporter une petite sœur, cela peut se comprendre dans la mesure où ils veulent le préparer à accepter la nouvelle venue de la famille sans pour autant se lancer dans un cours d'éducation sexuelle.

Mais il est ici question du problème métaphysique fondamental de l'humanité. Aucune science ne lui a jamais donné de réponse universellement satisfaisante et ma conviction intime est qu'aucune science ne lui donnera jamais de réponse satisfaisante. Seules les réponses de la pensée magico-mythique peuvent calmer l'anxiété des adeptes. Or, elles ne conviennent évidemment pas à ceux qui ne font confiance qu'à la pensée rationnelle.

Si vous avez eu la patience de me lire jusqu'ici, vous vous direz peut-être qu'il est temps d'éclaircir les aspects sémantiques de la question.

Le premier problème a toutes les apparences d'un paradoxe auto référentiel. Que signifie le mot « signifie » dans cette question ? Votre intention, Cher Internaute, est claire. Vous entendez par là qu'il faudrait que nous soyons capables de considérer l'existence humaine comme un moyen pour autre chose.

Le concept de sens tel que nous apprenons à le maîtriser dans la langue naturelle, est nécessairement associé à l'idée d'intention. Un moyen qui concourt à la promotion d'un but a un sens. Par exemple, il y a un sens à ôter l'enjoliveur si l'on veut enlever une roue de la voiture. Il s'agit là d'une nécessité si l'on veut réaliser ce projet. Lorsque le moyen utilisé n'est pas propre à réaliser l'intention qui le justifie, nous avons l'habitude de dire que cela n'a pas de sens. « Arrête de rouspéter, cela n'a pas de sens ! » est une proposition qui exprime l'inanité des protestations pour obtenir ce que l'on veut.

Dire que : « La vie a un sens », présuppose très certainement dans la langue française que la vie est un moyen pour accomplir un but transcendant en obéissant à une certaine volonté. Le sentiment de l'absurde peut naître de la prise de conscience qu'il n'est peut-être pas raisonnable d'imaginer qu'un pilote est dans l'avion et qu'il connaît la destination finale du voyage. Il ne nous est pas facile d'accepter l'idée qu'après tout, la vie n'est pas nécessairement un moyen pour autre chose qu'elle-même.

Vous ne demandez pas, c'est vrai, la signification de la vie. Vous limitez votre question à « l'existence humaine ». La raison en est que la pensée religieuse dont vous vous inspirez ne se préoccupe pas d'attribuer une signification à un caillou au fond de l'Atlantique ou à un moustique de la forêt amazonienne ou à un ver de terre dans le jardin de la maison de Darwin.

Superman-Jésus n'est pas descendu du ciel pour sauver un caillou, un moustique ou un ver de terre. En vérité, je vous le dis : nous ne nous inquiétons que de la signification de notre propre existence. De tous les autres êtres existants, on s'en bat les flancs !

Au demeurant, les partisans de la pensée magico-mythique chrétienne réduisent systématiquement toute signification à celle de l'homme. Les moustiques sont là pour alimenter les grenouilles qui sont là pour croasser gentiment dans le jardin des hommes. Les vers de terre sont là pour aérer la terre que l'homme cultive, etc.

Toute l'histoire de la pensée rationnelle peut être considérée sous l'angle de son insurrection contre les mythes paranoïdes attribuant à l'homme le pouvoir de justifier l'existence de l'univers. Depuis que le moine polonais Copernic et le philosophe italien Galilée ont abattu le géocentrisme, la partie est perdue pour ceux qui s'accrochent aux restes du mythe. Après Darwin, les intellectuels qui avaient échappé au bourrage de crâne religieux ont reconnu que l'homme faisait pleinement partie du monde animal. Certes, l'homme ne descend pas du singe, comme on l'entend trop souvent : il EST un singe redressé sur ses pattes postérieures que l'évolution a doté d'un organe permettant d'articuler le langage. Enfin, l'image que nous donne aujourd'hui de notre univers l'astrophysique exclut tout délire religieux. Le rapport de la planète Terre avec l'immensité des masses de matière dont les radiotélescopes démontrent l'existence doit être du même ordre que le rapport entre un grain de sable et le désert du Sahara. Affirmer que le Grand Manitou a créé l'univers pour l'homme est exactement aussi absurde que de dire que tout le désert saharien existe à cause d'un grain de sable particulier.

Que l'on considère l'échelle temporelle où l'échelle spatiale, l'humanité n'a aucune importance. Elle n'existe que depuis une seconde à peine sur la grande horloge de la vie qui tourne depuis 12 heures. Elle disparaîtra très vraisemblablement lorsque le soleil emmènera la terre dans une zone de la galaxie où les collisions avec de très gros astéroïdes deviennent inévitables ou au moins très probables.

De pareilles pensées insupportent profondément les défenseurs des religions. Elles diffuseraient le poison de l'absurdité dans les jeunes esprits et devraient conduire au désespoir : s'il n'y a pas d'éternité, nous ne pourrions plus rien espérer.

Je prends résolument le contre-pied de cette attitude. C'est l'éternité qui, si elle n'était pas absurde, serait désespérante, aussi bien pour l'espèce humaine que pour les individus qui la composent. N'est-ce pas Woody Allen qui disait : « L'éternité c'est très très très long, surtout à la fin ! » ? Une partie de cartes ne peut avoir de sens pour un joueur que dans la mesure où elle se termine. L'éternité ne pourrait être qu'un enfer.

Mais les mythes des religions du livre devraient nous épargner le sentiment d'absurdité ! Leurs auteurs ont inventé une promesse de récompense absolue au-delà de la vie et qui lui donne un sens parfait. La vie est un moyen d'accéder à une autre vie de bonheur éternel. Ceci est une trouvaille remarquable. En effet, la promesse absolue est également virtuelle. Et même si elle se révélait douteuse aux esprits chagrins, il serait encore raisonnable de l'accepter. L'immense génie qu'était Pascal ne craint pas de formuler un consternant sophisme pour la défendre : le fameux pari !

Imaginons, nous dit Pascal, qu'un homme parie sur l'irréligion. Supposons qu'il gagne son pari dans le sens que la religion n'est qu'une arnaque. Que reçoit-il à sa mort ? Le néant. Il subit seulement les lois de la nature qui s'appliquent aux bêtes. Mais supposons qu'il perde son pari. Alors, le voilà précipité dans l'abîme où il purgera l'horrible punition éternelle qui ne serait dans ce cas que le juste châtement de son scepticisme.

Au contraire, pour l'homme qui fait le pari que la religion est vraie, s'il perd parce qu'elle est fautive, son sort sera simplement identique à celui du gagnant et de la totalité des autres êtres vivants. Mais s'il gagne, le voici décrochant le gros lot de la félicité parfaite et éternelle. Comment donc un être raisonnable pourrait-il ne pas choisir la foi puisqu'il n'y a là rien à perdre et tout à gagner ?

Malgré toute la dévotion – si l'on peut dire – que je porte à Pascal, je me représente les données du pari sous un éclairage très différent. L'être qui parie en faveur de la foi en une religion déterminée, s'il a tort, a perdu une bonne partie de son temps en courbettes et salamalecs absurdes. Il est donc tout à fait faux de présupposer qu'il ne perd rien. Au contraire, en sacrifiant son existence à une institution qui le manipule et le broie, il perd tout.

Je me souviens avec une certaine compassion d'une élève orthodoxe qui assistait à ses premiers cours de philosophie en se bouchant ostensiblement les oreilles pour ne pas entendre les similitudes que l'on pouvait observer entre les mythes chrétiens et d'autres mythes populaires sous d'autres latitudes. Courbée sous la chape de plomb de la religion, la pauvre enfant s'habillait de noir à 18 ans et ressemblait déjà à une de ces petites vieilles que le cinéma nous a fait découvrir à l'époque du film « Zorba le Grec ». Cette aliénation à sa religion m'apparaissait d'autant plus tragique que la jeune fille était étonnamment douée intellectuellement et qu'elle aurait pu être jolie si elle s'était adonnée à la coquetterie naturelle à cet âge. Je ne sais plus qui disait : « Donnez-moi n'importe quel enfant entre zéro et sept ans et j'en ferai l'adepte de n'importe quelle religion que vous pourriez choisir. Même s'il changeait d'opinion plus tard, il lui restera toujours quelque chose de ce marquage. »

Voici un fragment d'une lettre qu'un médecin a adressée à Richard Dawkins et que ce dernier reproduit dans son livre « Pour en finir avec Dieu »¹ :

« Tous vos livres, votre prestige à Oxford, tout ce que vous aimez dans la vie, et tout ce que vous avez réalisé sont de la pure futilité. [...] Le défi de Camus devient incontournable : pourquoi ne nous suicidons-nous pas tous ? En effet, c'est ce type d'effet qu'a votre vision du monde sur les étudiants et sur bien d'autres [...], selon laquelle nous avons tous évolué par pur hasard, à partir de rien, et pour retourner au néant. Même si la religion n'était pas vraie, il vaut mieux, beaucoup mieux, croire à un mythe noble comme celui de Platon s'il conduit à la paix de l'esprit de notre vivant. Mais votre vision à vous du monde mène à l'angoisse, à la toxicomanie, à la violence, au nihilisme, à l'hédonisme, à la science à la Frankenstein, et à l'enfer sur terre, ainsi qu'à la troisième guerre mondiale. [...] Je me demande si vous-même, vous êtes heureux dans vos relations personnelles ? Si vous êtes divorcé ? Veuf ? gay ? Les gens de votre acabit ne sont jamais heureux, sinon ils ne chercheraient pas tant à prouver *qu'il n'y a pas* de bonheur ni de sens dans quoi que ce soit. »

Ce texte m'a touché pour la raison que j'ai déjà été moi-même la cible d'une accusation de « négativité nihiliste » émanant d'une de mes étudiantes. Elle ne s'exprimait pas aussi élégamment que le médecin cité plus haut mais j'ai parfaitement retenu ses paroles : « Monsieur, si ce que vous nous dites est exact, autant se faire sauter le caisson tout de suite ! ».

Les présupposés d'une pareille attitude sont nombreux. Tout d'abord, il ne faut pas critiquer ceux qui proposent un sens religieux à l'existence parce que cette critique risquerait de plonger dans le désarroi le plus profond toutes celles et tous ceux qui y sont sensibles. Pour le médecin épistolier (Richard Dawkins se demande irrespectueusement comment un

¹ Richard Dawkins, *Pour en finir avec Dieu*, Paris : Robert Laffont, 2008, p.222.

personnage pareil a pu obtenir un diplôme de médecin) mieux vaut une mauvaise explication que pas d'explication du tout. Le simple fait de **dire** que nous n'avons pas les moyens de répondre à la question posée devient une faute. Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil : l'accusation de corrompre la jeunesse – déjà signifiée à Socrate au Ve siècle avant Jésus-Christ si l'on en croit le texte de Platon – complète celle de mettre en question les dieux de la cité.

Un autre présupposé est qu'il faut avoir l'impression de connaître le sens de l'existence pour être heureux. Le bonheur ne peut être donné en partage à ceux qui auraient conscience de leur ignorance, comme si cette ignorance devait obligatoirement être une souffrance et impliquait l'exclusion de toute satisfaction durable.

Je m'insurge particulièrement contre ce second présupposé pour la raison assez naturelle que je me trouve très heureux pour le moment² sans connaître aucun sens à l'existence humaine. Qu'on me comprenne bien : JE NE DIS PAS que je suis très heureux PARCE QUE je ne connais aucun sens à l'existence humaine. Je prétends seulement que la prétendue connaissance d'un sens de l'existence humaine n'est tout simplement pas nécessaire au bonheur.

Heureusement, il nous est possible de vivre et de bien vivre dans l'ignorance complète d'une foule d'informations qui nous échappent absolument. Personne ne connaît le jour et l'heure de sa propre mort et très peu de gens s'en soucient effectivement. Personne ne sait comment vivait son ancêtre de la lignée paternelle directe à l'époque du Christ. Personne ne sait s'il aura encore des descendants en l'an 3000. Personne ne sait s'il y a des êtres pensants sur une exoplanète et, si c'était le cas, s'ils sont semblables aux hommes. Toutes ces ignorances et une infinité d'autres ne nous empêchent pas de bien vivre.

Je ne pense pourtant pas que la question posée par mon interlocuteur soit du même ordre. J'incline à penser que le cerveau qui élabore nos idées et notre conception du monde à partir des signaux de nos organes des sens n'est pas plus adapté à répondre à la question de la signification de l'existence humaine que ne l'est la gorge d'un cheval à aboyer.

Notre cerveau, exactement comme celui de nombreux autres êtres vivants, s'est développé parce qu'il était un instrument de prévision dont l'efficacité plus ou moins grande offrait un avantage formidable dans l'impitoyable compétition entre les espèces sur cette planète. La conscience est une machine à prévoir nous permettant de réagir adéquatement aux variations de l'environnement. Elle déploie son activité dans trois domaines essentiels à la survie :

1. Comment trouver de la nourriture ?
2. Comment trouver une femelle ou un mâle de mon espèce pour me reproduire ?
3. Comment me protéger des prédateurs et plus généralement de tous les risques mortels ?

Notre système nerveux est aussi un distributeur de récompenses et de punitions. Lorsque je mange, quand je monte une femelle (si je suis une femelle, quand je me fais monter par le mâle que j'ai choisi), ou si j'échappe à un risque mortel, j'éprouve une intense satisfaction. « Mère nature », pour reprendre une expression qu'affectionne Daniel Dennett, nous a programmés pour que nous jouissions de la satisfaction des besoins primaires et aussi pour que des comportements inadéquats provoquent de la souffrance. Si l'homme avait eu du plaisir à plonger sa main dans un feu, il n'aurait pas survécu très longtemps.

² J'ai une conception « météorologique » du bonheur : comme le ciel bleu, il prend toujours fin mais il revient toujours pourvu qu'on puisse attendre...

Les succès de notre cerveau dans le domaine des prévisions récompensées par de la nourriture, du sexe ou de la sécurité seront naturellement eux aussi renforcés dans la monnaie qu'utilise la nature : la satisfaction ou la jouissance. Plus généralement, le sentiment de découvrir quelque chose d'utile à notre survie, à notre reproduction ou à notre sécurité peut se révéler extrêmement gratifiant.

Aristote avait imaginé que le bonheur de tout être vivant se trouve dans la réalisation de sa cause finale. Un cheval est fait, pensait-il, pour galoper librement dans une prairie. Un goéland pour le vol dans les courants d'air dominant la falaise. Un dauphin pour bondir au-dessus des vagues. Un homme pour penser...

La conception intellectualiste du bonheur selon Aristote est très séduisante. Il convient pourtant de ne pas se laisser entraîner par l'illusion créationniste qu'un ingénieur se trouverait derrière tout cela. On sait depuis Darwin que la vie se développe et se complexifie grâce à une loi fondamentale : la sélection naturelle. La vie est une matière organisée tendant à se répliquer. Elle se réplique tant et si bien qu'elle produit une pléthore de vies parmi lesquelles quelques exemplaires sont mieux aptes à se répliquer eux-mêmes que d'autres. Ce n'est pas, comme Lamarck le pensait, la fonction qui crée l'organe mais c'est l'organe qui est créé par le hasard et la nécessité – pour reprendre l'expression de Jacques Monod.

À tous ceux qui ne sont pas témoins de Jéhovah ou parfaits analphabètes, la biologie a appris que tous les êtres vivants sont apparentés. Entre ma personne et celle de mon chien, les similitudes sont bien plus nombreuses que les différences. Nous sommes des vertébrés dont la tête se trouve au sommet d'une colonne vertébrale, cette tête est l'endroit du corps qui est garni des plus importants détecteurs d'environnement : un nez, une bouche, des yeux et des oreilles situés aux mêmes endroits les uns par rapport aux autres. Nous avons quatre pattes et cinq « doigts » garnis d'ongles aux extrémités de ces pattes. Nous sommes pourvus d'une queue ou d'une trace de queue (le coccyx). Notre corps est couvert de poils ou de traces de poils. Notre sexe se trouvant entre nos jambes. Il serait évidemment possible de continuer l'énumération en citant les similitudes des organes internes, des bactéries participant à la digestion, des cellules, des neurones, etc.

Un de ces points communs retient cependant tout particulièrement mon attention : comme moi-même, mon chien possède un système de satisfaction-insatisfaction qui est dérivé des mécanismes plus primitifs éveillant le plaisir corporel et la douleur corporelle. La conscience d'une modification de son environnement peut le rendre heureux ou malheureux. Quand je rentre après cinq jours d'absence, ma petite chienne produit des manifestations de joie autrement spectaculaires que celles qui résultent d'une absence courte. C'est le bonheur ! Mais il n'est rien d'autre que le résultat d'une activité chimique et électrique de nombreuses parties du cerveau. Peu importe que nous ne connaissions pas les détails du fonctionnement du noyau accumbens dont le neurobiologiste nous apprend qu'il joue un rôle important dans ces phénomènes. L'essentiel reste que notre bonheur n'a aucun sens sinon celui d'être une satisfaction générale plus ou moins intense et toujours limitée dans le temps. Notre bonheur ne peut être que la résultante de notre activité neuronale.

Comme le plaisir et la douleur qui en sont l'origine, le bonheur est fonctionnel pour la vie. Il est aussi nécessairement précaire et fragile. Un bonheur permanent perdrait toute fonction. Celui qui se désaltère d'une eau fraîche après un effort soutenu sous le soleil éprouve une grande satisfaction. Mais pouvons-nous imaginer un seul instant que cette satisfaction ne

s'arrête pas ? L'humanité aurait disparu depuis longtemps par éclatement des vessies ! Et il en va de même pour tous les plaisirs liés à la satisfaction des besoins primaires.

Quelqu'un qui se dit heureux proclame le contentement qu'il a généralement à vivre. Nous désirons évidemment nous mettre dans la situation d'estimer que nous sommes globalement satisfaits et nous agissons dans ce sens. Un bonheur éternel et garanti ne ferait pas recette d'action : bienvenue au paradis des existences inertes.

« Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas, mais quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme... » Ainsi s'exprime Don Juan dans la scène deux de l'acte cinq lorsque la statue du commandeur semble s'ébranler. Molière imagine un miracle qui terroriserait la plupart des gens mais ne désarçonne pas le libertin sceptique qui fait face avec courage.

« ... cela n'est pas capable de convaincre mon esprit ». Un phénomène très étonnant ou remarquable doit-il être considéré comme une preuve de victoire pour l'arsenal de la mythologie spiritualiste ? La vie est effectivement pleine de ce que nous pourrions être tentés d'appeler des « miracles ». Des fourmis qui cultivent des champignons pour nourrir leurs larves, des caméléons qui changent de couleur en fonction de leur environnement, des papillons qui se repèrent à des kilomètres, des mouches qui marchent au plafond... Les biologistes pourraient ajouter des volumes à ce commencement de liste. Mais sont-ce là des raisons de croire au Grand Manitou ? Toutes les données de la biologie nous montrent que les miracles en question se sont produits sur plusieurs milliards d'années en obéissant aux lois de la nature qui gouvernent les mécanismes de la vie.

« ... ni d'ébranler mon âme ». Peut-être Don Juan a-t-il peur ? C'est possible, mais il refuse d'être dominé par cette peur, être son jouet. La peur et la culpabilité constituent le fonds de commerce des bataillons de prêtres, de pasteurs, de papes, d'imans, de chamans, de gourous qui passent leur vie à instiller le bacille de la maladie mentale de l'humanité : la pensée magico-mythique. Celle-ci est présentée comme le mot de la fin de la connaissance. Grâce à elle, n'importe qui peut avoir l'impression que tout est dit.

La véritable connaissance – c'est une des principales leçons que m'ont appris mes études de philosophie et d'épistémologie – ne réduit pas l'ignorance. Elle l'augmente. En effet, toutes les réponses sérieuses à nos interrogations (j'entends par là toutes celles qui autorisent des prévisions et des tests et qui courent donc le risque d'être falsifiées pour employer le mot de Karl Popper) posent des questions nouvelles qui ont toutes les chances d'être plus nombreuses que les problèmes résolus. Seuls ceux qui ne savent rien ont l'impression de tout savoir.

Newton nous a expliqué que tous les corps s'attirent en fonction du produit de leur masse et de manière inversement proportionnelle au carré de la distance qui les sépare. Je ne comprends pas pourquoi cela fonctionne ainsi mais je sais que cela fonctionne ainsi et nous en faisons l'expérience chaque jour. Les atomes dont tous les corps sont composés sont formés par un noyau et une ou plusieurs couches d'électrons. Je ne comprends pas pourquoi il en est ainsi ni pourquoi, par exemple, les atomes ne sont pas des petits cubes. Je sais cependant que cette connaissance est utile aux physiciens et me permet de consommer de l'électricité nucléaire. Une certaine combinaison de la matière a produit des bactéries qui avaient la propriété de s'auto répliquer. Darwin a formulé une loi de la sélection naturelle qui s'applique à tous les êtres vivants. Je ne comprends pas pourquoi cette loi s'applique. Mais elle permet d'expliquer pourquoi tous les êtres vivants sont des parents plus ou moins lointains qui se sont différenciés au cours de 4 milliards d'années pour produire l'arbre de la vie.

La pensée magico-mythique propose des solutions infantiles à tous ceux qui veulent qu'on leur explique la « signification de l'existence humaine ». Une divinité n'explique absolument rien parce que vous ne pourriez pas imaginer une seule question à laquelle il serait impossible de répondre grâce au mot « Dieu ». Pourquoi n'y a-t-il eu qu'un seul survivant dans cette catastrophe aérienne ? Parce que Dieu l'a voulu ! Et pourquoi justement celui-là ? Parce que Dieu l'a choisi. Pourquoi mon enfant est-il mort ? Parce que Dieu l'a rappelé à lui. Pourquoi souffrons-nous ? Parce que Dieu nous envoie une épreuve. Pourquoi est-ce qu'on a gagné ? Parce que Dieu était avec nous. Pourquoi est-ce qu'on a perdu ? Parce que Dieu nous a abandonnés. Etc.

Dans le texte que j'ai cité en exergue de cette lettre, Freud dit aussi : « Sans aucun doute l'homme alors³ se trouvera dans une situation difficile ; il sera contraint de s'avouer toute sa détresse, sa petitesse dans l'ensemble de l'univers ; il ne sera plus le centre de la création, l'objet des tendres soins d'une providence bienveillante. Il se trouvera dans la même situation qu'un enfant qui a quitté la maison paternelle, où il se sentait si bien et où il avait chaud. Mais le stade de l'infantilisme n'est-il pas destiné à être dépassé ? L'homme ne peut pas éternellement demeurer un enfant, il lui faut enfin s'aventurer dans un univers hostile. »

Je conçois l'athéisme comme l'expression d'une maturité intellectuelle et inversement la religiosité comme une immaturité. La philosophie – la pensée de la pensée ! – cultive nécessairement l'esprit critique et donc une éducation philosophique bien comprise est une sorte de vaccin contre la névrose religieuse.

J'insiste qu'à mon estime les individus religieux sont respectables, tout comme le sont les fumeurs et les alcooliques. Il serait très stupide de défendre qu'un fumeur ou un alcoolique est un idiot parce qu'il aime fumer ou boire de l'alcool. Vous restez cependant libres, dans nos sociétés démocratiques, de critiquer les effets du tabac ou de l'alcool. Vous l'êtes très peu de critiquer les religions. Les lobbys religieux ont imposé subrepticement une sorte d'immunité générale contre les critiques adressées à leurs établissements. Vous ne pouvez pas rappeler de simples faits, comme par exemple que Mahomet était un chef de guerre tribale qui mériterait la qualification de pédophile puisqu'il a choisi une seconde épouse de neuf ans... Vous ne pouvez surtout pas **rire** aux dépens d'une religion ainsi que l'a démontré l'affaire des caricatures. On vous jette alors à la figure que vous offensez des personnes dans ce qu'elles tiennent pour sacré. On vous accuse d'intolérance. On vous donne du blasphémateur. On vous menace ou on passe à l'agression physique.

Comment pourrions-nous imaginer, en revanche, qu'une autorité religieuse se gausse et rie d'un athée ? Pourquoi cela n'arrive-t-il jamais ? La raison en est simple : les raisonnements critiques de l'athée sont fondés sur des arguments sérieux difficiles à tourner en ridicule. Les juges ne riaient pas lorsque le bourreau versait du plomb fondu sur les plaies ouvertes du chevalier de la Barre avant qu'on l'écartelât.

D'un autre côté, il est indéniable qu'une grande religion comme le christianisme a rapporté des trésors inestimables à l'humanité principalement en architecture, en peinture, en sculpture et en musique. Bach est à lui seul une cathédrale et on peut penser qu'il n'aurait probablement pas créé cette musique s'il n'avait été animé par une foi profonde.

Peut-être, Cher Internaute, ai-je outrepassé les limites de votre patience. Je ne sais pas si l'existence humaine est justifiée par un but que mon cerveau, de toute façon, est incapable de

³ Au moment où l'homme sera dégagé de la névrose religieuse.

concevoir. J'ignore donc si elle a « une signification ». Pourtant, je sais avec certitude que mon cerveau ne peut pas se satisfaire de ce que lui proposent les tenants de la pensée magico-mythique. J'ai aussi la conviction de n'avoir aucune responsabilité dans la sélection des idées que mon cerveau accepte ou rejette. Comme nul n'est responsable de ce qu'il pense, *a fortiori*, nul ne peut en être proclamé coupable.

Je ne sais pas qui a dit qu'il était bien plus important de savoir s'il y avait du papier dans les toilettes vers lesquelles vous vous dirigez que de savoir (ou de s'imaginer savoir) si l'univers a un commencement ou non. Ce penseur pénétrant entendait par là que rien, **ABSOLUMENT RIEN** ne serait modifié dans votre vie en fonction de la réponse que vous vous imagineriez pouvoir donner à la question de la création de l'univers.

Alors, pour ce qui me concerne, la signification d'une journée, d'une heure ou d'une minute de mon existence a plus de sens que la « signification de l'existence humaine ». Mes neurones me paient dans la bonne monnaie que nous appelons « joie » les actes prémédités qui sont des moyens efficaces pour un but que mon cerveau a conçu. Cela, et seulement cela, donne une signification à une journée, une heure ou une minute. Ceux qui vivent dans la joie ne se posent pas la question de la signification car la joie EST cette signification.

Comme tous les êtres vivants, je paie cash les actes mal prémédités qui se révèlent parfois, à plus ou moins long terme, désastreux. Contrairement à ce que voudraient faire croire les fanatiques religieux, l'évolution n'a pas privé les athées d'un sens moral aigu. Mais nous n'avons pas besoin de Grand Manitou pour ressentir de la culpabilité et nos fautes ne sont jamais originelles et ne peuvent pas être « rachetées ». Nous les traînons avec nous. En cela, les bouddhistes avaient vu clair.

Peut-être les lois naturelles ont-elles programmé un grand nombre d'espèces animales pour qu'elles éprouvent de la joie devant la joie des autres et de la souffrance devant la souffrance des autres. C'est la base de la coopération, le plus beau mot que je connaisse. Avons-nous besoin d'autre chose pour justifier notre existence ?

Permettez-moi finalement de souhaiter, Cher Internaute, que cette journée pendant laquelle vous avez pris la peine de me lire ait pour vous une signification lumineuse.

Bien à vous,

Gilbert Dispaux